

## Rotors, viandes et syllabes

Deux soirées du festival Usinesonore à la Neuveville (26 mai au 2 juin 2018)



Prisonniers en transe. L'ensemble WeSpoke actionne les rotors dans *H* de Simon Løffler © Fabrice Nobs

Une tente noire cosy au bord du lac de Biemme en guise de lieu d'insurrection de l'écoute. Ou d'Usine Sonore. Le 31 mai, tout commence par de petits rotors, comme des hélices d'hélicoptères actionnées par des moteurs et des grands diapasons posés sur des bouts ouatés pour interpréter *H* de Simon Løffler. Les musiciens de l'ensemble We Spoke actionnent le tout avec les pieds et les grands diapasons. On entend des feuilles se plier, des secousses aigües, comme une techno ultra répétitive. Les interprètes suivent les rotors comme une partie de ping-pong. Les bâches de la tente actionnées par le souffle d'une fin d'orage ponctuent la partition. On reste prisonnier de la transe jusqu'au dernier coup d'hélice. Plus tard, la troisième pièce du programme du même compositeur, *B*, poursuivra dans le même type d'expérience, mais on préfère se concentrer sur ces premières sensations.

Changement d'ambiance pour la deuxième pièce, les quatre percussion-

nistes, debout, font face à des wood blocks dans *As We Are Speaking* du Bâlois Fritz Hauser. Cela commence comme une marche souple. Puis, les musiciens soutiennent des galops élégants. Les différentes parties de la baguette et le toucher vont de la sensualité esquissée à la puissance sourde et donnent un large éventail du spectre sonore du bois. Étonnant de voir comment les manières de jouer peuvent être différentes, presque barbare ou à l'extrême du frôlement, selon la perception de l'esprit frappeur. Quelque chose de sorcier, de lancinant. Même les pages qui se tournent contribuent au chant. On a la sensation d'une écoute fine, d'un bruissement de phasmes à quatre. Quand tout s'arrête, l'amplitude du son des voitures devient assourdissante.

Nouveau tournant dans cette soirée, l'Ensemble Aabat se lance dans un flux tortueux de lettres, de syllabes, de bruits et de gestes de *Das Glashaus* du compositeur et linguiste suisse Hans Wüthrich. Six actrices et acteurs,

une soprano, un percussionniste et une bande son occupent la scène.

Au début, l'intensité des regards, la force des silences qui se transforment en souffles, en angoisses, dans des costumes représentant le manque et le haillon avec élégance, marquent. Mais le côté spectaculaire de la mise en espace des corps grimaçants nous semble forcé. Puis, peu à peu, les jeunes acteurs rentrent dans leurs personnages et proposent une galerie saisissante de visages chaotiques. Chacun vit par sa singularité et permet d'entendre cette partition foisonnante. On pense au film *Dogville* de Lars Von Trier, une même magie brutale s'installe. Devant nous s'offrent des guerriers emplis de tensions sexuelles et difformités qui parfois se figent dans un souffle sincère. Ils protègent et valorisent cette jungle sonore d'onomatopées.

Usinesonore sait installer des contrastes. La première salve du Festival, samedi 26 mai à la Cave de Berne fut sanglante. La musique, bien que présente par des boucles de guitare entêtantes ou des effusions d'épinette, cédait sa place à la fantaisie d'Emmanuel Giraud, performeur culinaire. L'artiste français crée les conditions d'un banquet, largement scénarisé, il place le public dans une situation d'inconfort. Pour finalement lui permettre simplement de voir des gestes oubliés, ceux de l'artisan, du boucher en l'occurrence. Là aussi, grande théâtralité éprouvante au début, puis la sincérité l'emporte et la proposition, bien qu'un peu hors sujet, rassasie. Est-ce que les festivals de musique contemporaine doivent s'occuper d'enjeux de société ? On n'en est pas toujours convaincu. Mais par sa malice déroutante, Usinesonore nous permet de réactiver ce questionnement.

Alexandre Caldara